

**ÉTHOS CAPITALISTE, ÉTHOS DE CLASSE**  
**QUELQUES REMARQUES AUTOUR DES NOTIONS**  
**D'ÉTHOS, HABITUS ET SENS MORAL**

PAR

FRÉDÉRIC LEBARON

Ce texte a pour principal objectif de revisiter une notion aujourd'hui quelque peu délaissée : la notion d'éthos, utilisée par Max Weber pour décrire une éthique mise en pratique dans la vie quotidienne<sup>1</sup>. Il s'agira d'examiner sa pertinence dans le contexte des débats au sein de la sociologie économique contemporaine, en vue d'articuler la question de la « morale » (du « sens moral ») et celle des comportements et des pratiques économiques ordinaires.

Les questions posées par les discussions autour du « sens moral » trouvent en effet dans l'usage de cette notion certaines réponses -théoriques et pratiques- intéressantes. En particulier, elle peut aider à penser des questions comme celle de la cohérence des choix moraux, celle de l'articulation entre les pratiques et les discours éthiques, celle de la signification pratique des discours « critiques », etc. Avec les pratiques déviantes, la famille et la

---

1. Dans le *Dictionnaire de la sociologie*, on peut lire, sous la plume de Mohammed Cherkaoui, la définition suivante de l'éthos : « pour M. Weber, l'éthos est un ordre normatif intériorisé, un ensemble de principes plus ou moins systématisés qui règlent la conduite de la vie. Weber distingue ethos et éthique, cette dernière notion étant prise dans le sens étymologique de maximes morales. L'éthos est un concept abstrait auquel correspondent des indicateurs empiriques dans les sphères économique, religieuse, morale, etc. : il en est ainsi du puritanisme, dans lequel des individus ont été socialisés, de leurs actions, en particulier de leurs attitudes à l'égard du travail, de la richesse, de la consommation, des relations à autrui. C'est cet ethos qui a fait défaut aux économies des civilisations précapitalistes. Pour expliquer et comprendre la relation macrosociologique entre religion et économie, Weber est obligé de la traduire au niveau individuel en introduisant le concept d'éthos. Celui-ci joue le rôle de variable indépendante pour le comportement économique des acteurs ». Boudon *et alii*, 2000.

sexualité, le champ économique est l'une des principales sources de « problèmes » socialement constitués comme « moraux », comme par exemple :

- le comportement à adopter à l'égard de la propriété privée et publique (des biens publics), de l'argent, du profit, du travail et du loisir, de la consommation marchande, de l'épargne, de la finance, etc. ;
- les sanctions à mettre en œuvre face aux comportements déviants - ou « excessifs » - dans la sphère économique (vol, détournement de fonds, fraude fiscale, usure, etc.), qui rejoint bien sûr celle de la régulation juridique de l'activité économique en tant que « condensé » de morale collective ;
- le caractère juste ou injuste de la distribution des richesses, et de telle ou telle forme d'organisation sociale de l'économie (socialisme, capitalisme, économie sociale de marché, etc.).

Ces catégories de problèmes sont bien sûr différentes et il ne s'agit pas de les traiter de façon exhaustive, mais de suggérer que la notion d'éthos permet de les penser de façon relativement unifiée, en posant le problème de la cohérence interne des orientations morales de l'agent social, et celui de l'articulation entre ses pratiques et ses représentations morales, notamment lorsqu'elles sont mises sous forme discursive.

Le principal intérêt de la notion d'éthos tient peut-être au fait qu'elle intègre potentiellement l'ensemble des catégories de l'éthique, mais en les déplaçant de l'ordre des représentations construites et mises en forme du monde (dans une vision qui risque toujours d'être un peu scolastique, c'est-à-dire coupée des pratiques : Bourdieu, 1997) à celui des pratiques sociales ordinaires et régulières (donc moins visibles de façon superficielle). Plutôt que de penser l'acte moral en termes d'obéissance ponctuelle à une règle explicite, on s'intéresse (à la suite de Weber et de Durkheim) à la façon dont une pratique, c'est-à-dire un comportement moral particulier, répété, apparaît historiquement, se diffuse par un processus de transmission ou d'imposition plus ou moins formel, et éventuellement décline et disparaît. Cela sans poser la question de son caractère « intrinsèquement moral », mais en mettant au premier plan sa contribution à l'existence d'un groupe, d'une institution ou plus généralement d'une forme de vie collective. Dans ce cadre, une place déterminante est donnée aux *dispositions morales* formées dans des conditions matérielles ou à travers des pratiques particulières (par exemple pour la classe ouvrière, la résistance à l'intensification du travail), à l'*incorporation* de catégories morales à travers les pratiques, les interactions ordinaires et l'ensemble du processus de socialisation (avec, dans la « prime éducation », l'apprentissage de ce qui se fait ou ne se fait pas), et à la *répétition* et la *régularité* des pratiques qui mettent en œuvre tels ou tels schèmes moraux. Enfin, on considère alors l'acte moral non comme un acte singulier et strictement individuel, mais avant tout comme le produit d'une *création collective*, qui peut en partie échapper à la conscience de l'individu, celui-ci ayant au mieux la maîtrise de petites variations interindividuelles sur un fond largement constitué par cette création collective. Le « sens moral » est dans cette optique conçu comme une extension du « sens pratique », à la fois pro-

duit de l'intériorisation des structures sociales et générateur de comportements individuels apparemment « spontanés » et « singuliers » (Bourdieu, 1980).

Un intérêt plus spécifique peut conduire à se pencher sur l'éthos : il s'agit de s'interroger sur l'articulation entre la dimension systémique (et aussi, pour parler comme Immanuel Wallerstein, « antisystème » : Wallerstein, 2006) de l'éthos (et plus précisément de l'éthos économique aujourd'hui dominant qu'est l'éthos capitaliste<sup>2</sup>) et sa dimension plus spécifique à un groupe, qui peut se décliner en éthos de classe, éthos professionnel, éthos de genre, etc. C'est à travers cet enjeu que seront évoqués la cohérence des choix moraux, du statut des discours éthiques en relation avec les pratiques et celle de la signification de la critique.

### ***L'éthos comme catégorie sociologique : éthos systémique et éthos de classe***

Il existe chez Weber (et chez les « weberiens ») une certaine tension entre une vision « systémique » de l'éthos (capitaliste) et la spécification de l'éthos à des catégories sociales spécifiques : les entrepreneurs puritains en premier lieu, mais aussi les ouvriers, les paysans, etc. L'éthos individuel est alors conçu implicitement comme le produit de la conjonction, éventuellement contradictoire, de ces différents éthos « collectifs ». Telle est en tout cas la conception qui, si elle n'est pas expressément formulée, semble inscrite dans les usages qu'en ont faits Weber et ses successeurs.

Weber utilise cette notion, on le sait, pour décrire un sermon très largement diffusé de Benjamin Franklin, qui a pour point de départ l'affirmation de l'équivalence entre « temps » et « argent »<sup>3</sup>. Evoquant une « maxime de vie à coloration éthique », Weber utilise éthos comme synonyme de l'expression « esprit du capitalisme », mais cet « esprit » s'incarne dans des comportements concrets. Le capitalisme, dit Weber, a pu exister auparavant, ailleurs, « en Chine, en Inde, à Babylone, dans l'Antiquité et au Moyen Âge », mais « il lui manquait précisément, comme on va le voir, un éthos spécifique » (Weber, 2000 : 90). Benjamin Franklin aurait ainsi extrait des pratiques les plus caractéristiques du capitalisme un substrat moral sous-jacent qui est l'expression symbolique d'une conduite de vie concrète. L'éthos ainsi conçu peut s'enseigner de façon formelle (ce que fait Franklin à travers ses sermons), mais il s'est en fait diffusé de façon largement « spontanée » en Occident (notamment sous l'effet multidimensionnel de la Réforme)<sup>4</sup>.

2. Le caractère aujourd'hui dominant de l'éthos économique capitaliste se mesure à la légitimité de l'« économie de marché », mais aussi à force pratique des actes et institutions capitalistes les plus ordinaires, comme le marché, la banque, la concurrence, etc.

3. Nous utilisons ici la traduction d'Isabelle Kalinowski dans Weber, 2000.

4. Le texte de Weber reste il est vrai très peu disert quant aux modalités de diffusion de cet éthos.

Les principaux traits de l'éthos systémique sont :

- un certain rapport au temps (il faut tirer partie de manière active du temps) et au partage entre travail et loisir, ce qui va se traduire par le rejet de l'oisiveté ;
- un rapport à l'argent et au crédit (il faut rechercher rationnellement – et non de manière spontanée et irréfléchie – l'accroissement des gains monétaires) ;
- la valorisation de comportements modérés, « scrupuleux et honnêtes », qui permettent d'accumuler méthodiquement un « crédit » personnel, quête d'une ressource symbolique autant qu'économique qui caractérise l'éthos proprement capitaliste par opposition à la recherche illimitée et désordonnée du gain.

L'éthos apparaît donc en premier lieu comme un ensemble d'attitudes plus ou moins cohérentes et stables, une « conduite de vie », associées à un *système économique*, c'est-à-dire un ensemble d'institutions et de pratiques présentant une certaine cohérence. Le capitalisme implique l'entreprise rationnelle, le travail sous sa forme la plus efficiente et productive, l'investissement et l'épargne tournés vers l'accumulation rationnelle. Cet éthos s'oppose à l'*éthos traditionnel*, qui renvoie à un autre système économique et social, « pré-capitaliste », caractérisé par la propriété paysanne, la domination des valeurs « terriennes » et l'imbrication étroite des catégories religieuses et matérielles. C'est l'éthos systémique du capitalisme qui fonde le développement de ce que l'on appelle l'« individualisme » : comme l'écrit Weber en conclusion de *L'éthique*, « ce fut l'œuvre des sectes ascétiques et de leur organisation méthodique de la vie » (Weber, 2000 : 342).

Dans son *Histoire économique*, Weber développe l'opposition entre « éthos rationnel » et « éthos traditionnel », en insistant sur le fait que l'éthos capitaliste tend à unifier une morale économique qui était jusque là duale : intérieure (reposant pour une part sur la sujétion à l'autorité de la tradition - religieuse) et extérieure (cette morale se caractérisant en même temps par l'absence de freins opposés aux tendances au gain dans les relations avec les étrangers), en légitimant et modérant tout à la fois l'appétit du gain qui va trouver un cadre régulateur leur permettant de s'épanouir de façon ordonnée et régulière (Weber, 1991).

C'est à cette thèse que répond, déjà, Norbert Elias dans une note de *La société des individus*, en établissant un fondement de l'éthos socialement situé : « Ce que Max Weber présentait comme l'éthique protestante fut sous sa forme initiale au XVII<sup>ème</sup> siècle plutôt un symptôme que la cause d'un changement dans l'habitus social des individus – en l'occurrence plus particulièrement des commerçants en train de s'élever dans l'échelle sociale ou désireux de le faire – en train d'évoluer dans le sens d'une plus grande individualisation » (Elias, 1991 : 265). Ce serait donc avant tout l'ascension d'un groupe doté de capital économique qui se serait traduite par la diffusion accrue d'un éthos économique nouveau.

L'*éthos* était il est vrai, par un glissement notable, plus particulièrement caractéristique chez Weber des acteurs dominants : les entrepreneurs. L'*éthos* traditionnel des commerçants reposait par exemple sur « le train de vie traditionnel, le taux du profit traditionnel, la quantité traditionnelle de travail, la gestion traditionnelle de l'entreprise et des relations avec la main d'œuvre et avec un cercle de clients essentiellement traditionnels, les modes traditionnels d'accès à la clientèle et aux débouchés » (*Ibid.* : 112). Il s'agit donc de traits de la pratique et de la morale « professionnelles » (« entrepreneuriale »), mais aussi du mode de vie des entrepreneurs puritains (épargne rationnelle et limitation de l'oisiveté). Les autres usages qu'en fait Weber sont relatifs à l'*éthos* bourgeois, lorsqu'il évoque « un *éthos* du métier spécifiquement bourgeois » (*Ibid.* : 294), l'« *éthos* économique bourgeois » (*Ibid.* : 299) des temps modernes (qui combine donc une dimension systémique, historique, et une inscription « de classe »), ou encore « l'*éthos* des affaires bourgeois et capitaliste » (*Ibid.* : 313), associé à une forme d'organisation sociale en même temps qu'au groupe qui la porte.

Weber explique aussi, dans les dernières pages de l'*Histoire économique*, qu'une fois dépouillé de son « sens religieux » qui rendait possible le fait que « la classe ouvrière » se satisfasse « de son sort » (c'est la notion de « sociodiciée »), « il devenait (...) inévitable qu'apparussent dans la société ces tensions qui n'ont depuis cessé de croître » (Weber, 1991, *op. cit.* : 386). Tout se passe donc comme si l'*éthos* capitaliste était une condition pour l'apparition d'un *éthos* « ouvrier » purement économique que l'on pourrait dire non-traditionnel, et peut-être de son expression systémique, l'*éthos* « socialiste » qui s'y oppose en quelque sorte « de l'intérieur ». Tout se passe un peu comme si le succès de l'*éthos* capitaliste engendrait sa propre contestation ou « critique » interne (au sens où il implique un *éthos* ouvrier « non-traditionnel » qui s'oppose à la quête illimitée du profit par le propriétaire capitaliste et revendique une plus juste rémunération du travail).

Comment observe-t-on un *éthos* ? Max Weber le déduit de discours moraux écrits, utilisés dans un processus de diffusion pédagogique, qui apparaissent comme la formalisation de préceptes pratiques. On pense à Norbert Elias utilisant des manuels de savoir-vivre comme indicateurs empiriques de l'*habitus* propre à une époque historique donnée, à Robert King Merton cherchant les traits typiques de l'*éthos* scientifique dans le discours des savants (Merton, 1973), voire même à Emile Durkheim utilisant le droit comme indicateur objectivé de la morale collective dans *La division du travail social*. On postule alors la capacité des écrits à révéler de façon synthétique, à partir d'un travail de lecture systématique, les composantes d'une morale telle qu'elle est mise en œuvre dans des pratiques ordinaires. Ce postulat méthodologique est sujet à nombreuses discussions, la mise en forme écrite d'une morale collective relevant sans doute autant de l'idéologie d'un groupe que de l'expression d'une morale pratique effective.

Dans les années 1930 (dans sa thèse réalisée sous la direction de Pitirim Sorokin), Robert King Merton transpose la démarche « weberienne » à l'étude des origines historiques de la science comme activité sociale, à la

suite de Weber lui-même. Il voit dans l'éthique protestante l'une des origines de l'éthos scientifique qui va se déployer durant la révolution scientifique à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle en Grande-Bretagne. On passe alors d'un éthos « systémique », issu comme chez Weber du protestantisme, à un éthos de groupe ou de profession, plus que de classe, éthos caractérisé plus tard par Merton par un ensemble de normes.

De façon quelque peu paradoxale au premier abord, l'éthos du savant présente à certains égards des traits que l'on peut qualifier d'« anti-capitalistes ». En effet, parmi les normes caractéristiques de l'éthos du savant, Merton évoque le « communalisme » et le « désintéressement », qui s'opposent respectivement à l'appropriation privée et à la recherche du gain monétaire, deux traits essentiels de l'éthos capitaliste. L'éthique protestante aurait donc donné naissance à deux systèmes normatifs distincts, voire dans une certaine mesure opposés (ce qui renvoie pour Merton – comme pour Bourdieu après lui (Bourdieu, 2001) – à l'idée d'une autonomie normative relative de la communauté scientifique). Deux éléments communs aux deux éthos sont la valorisation du travail rationnel méthodique au détriment de l'oisiveté et l'accumulation individuelle, celle-ci pouvant ne pas être « monétaire » dans le cas de la science.

### *L'éthos bureaucratique*

Un point aveugle des usages de la notion d'éthos qui viennent d'être évoqués semble être la question de l'« éthos bureaucratique », « étatique » (ou encore de l'« éthos du service public »), notions très rares<sup>5</sup>, bien qu'elles semblent logiquement impliquées par les analyses de Weber. Car si l'on suit Weber, la bureaucratie rationnelle est un aspect essentiel du processus de rationalisation, la condition même du succès du capitalisme et exprime la quintessence de l'institution rationnelle. Pourtant, Weber décrit peu l'éthos économique des groupes professionnels qui sous-tendent le processus de bureaucratisation : les dirigeants politiques, les légistes, les économistes d'Etat, les fonctionnaires (y compris les enseignants qui diffusent une morale économique, notamment domestique), etc. « Le développement de la fonction publique moderne [...] exige de nos jours un corps de travailleurs intellectuels spécialisés, hautement qualifiés, préparés à leur tâche professionnelle par une formation de plusieurs années et animés par un honneur corporatif très développé sur le chapitre de l'intégrité. Si ce sentiment de l'honneur n'existait pas chez les fonctionnaires, nous serions menacés d'une effroyable corruption et nous n'échapperions pas à la domination des cuistres » (Weber, 2002 : 117). Cette analyse ouvre la voie à la caractérisation d'un éthos « désintéressé » que l'on peut rapprocher de l'éthos du savant, dans la mesure où il valorise des comportements détachés de la

5. Dans la littérature socio-économique anglo-saxonne d'inspiration néo-libérale, on trouve une diffusion assez large de la notion de « statist ethos », utilisée pour rendre compte de freins culturels étatiques au développement dans certains pays (dirigistes, socialistes, etc.).

recherche de gain monétaire (sans pour autant être dénués de toute forme d'intérêt)<sup>6</sup>.

### *L'éthos de classe comme opérateur fondamental des pratiques*

Dans ses travaux sur l'Algérie (Bourdieu, 1958 et 1977), c'est dans un premier temps une acceptation très « weberienne » de la notion d'éthos que Pierre Bourdieu déploie, en s'appuyant aussi sur l'anthropologie culturelle britannique et sur la phénoménologie. L'éthos capitaliste est constitué par un rapport au temps spécifique, qui s'oppose frontalement à l'éthos traditionnel, paysan et rural. Cette opposition est résumée par celle qui s'établit entre « prévision » (tournée vers l'accumulation rationnelle) et « prévoyance » (Bourdieu, 1958) (imbriquée dans une vision cyclique et fataliste de l'ordre cosmique). L'éthos est d'abord associé à un cosmos économique particulier, le cosmos économique capitaliste, qui étend son emprise en Algérie sous l'effet de la colonisation, de la guerre et de l'implantation à marche forcée de nouvelles pratiques et institutions (crédit, banque, orientation de l'action vers le futur) qui disloquent, littéralement, l'éthos traditionnel<sup>7</sup>. L'éthos capitaliste est un éthos urbain et rationnel, tourné vers l'accumulation, qui structure l'avenir en dotant l'individu d'anticipations stables, en valorisant le crédit moderne comme moyen d'acquiescer et de faire fructifier du patrimoine, etc.

La spécification de l'éthos aux comportements moraux spécifiques à différentes classes infléchit chez Bourdieu, dans un sens « marxien » si l'on veut, cette analyse initialement très weberienne. Les « sous-prolétaires » sont, ainsi, par exemple, ceux qui, ne disposant pas de revenus stables (ce qui permet de porter l'accent sur les conditions proprement économiques d'accès à un éthos économique), ne sont pas en mesure de se projeter dans l'avenir. Ni dans l'avenir individualisé de propriétaire, de consommateur, ni d'ailleurs dans l'avenir collectif « révolutionnaire ». Au contraire, les prolétaires les plus stabilisés sont à la fois potentiellement engagés dans le processus d'accumulation patrimoniale et disponibles pour l'action collective<sup>8</sup>.

Dans les travaux menés par Bourdieu et son équipe dans les années 1960, la notion d'éthos est sans aucun doute l'une des plus présentes et structurantes - elle a le statut de « variable indépendante », pour parler comme Mohammed Cherkaoui dans le *Dictionnaire de sociologie*, dans un sens très fort de clé explicative<sup>9</sup>. Un chapitre de Bourdieu et Darbel, dans

6. La formation d'un Etat de plus en plus « interventionniste » dans la sphère économique et sociale depuis le dix-neuvième siècle est associée à la légitimation de dispositions morales particulières, qui vont trouver une formulation savante dans la doctrine keynésienne, avec par exemple le thème de « l'euthanasie du rentier », la dévalorisation de l'épargne.

7. Bourdieu emploie dans ses premiers travaux l'expression de « choc des civilisations ».

8. Ici, les facteurs proprement politiques de canalisation d'un éthos sont aussi à prendre en compte : la politique apparaît en un sens comme une forme de manipulation symbolique des éthos, en particulier de classe.

9. Transmis dans la prime enfance (socialisation primaire), à travers un ensemble d'interactions spontanées et d'apprentissages informels, l'éthos de classe est une composante de ce que Bourdieu appellera à partir de 1966 l'habitus, et plus précisément de l'habitus de classe.

l'ouvrage collectif *Le partage des bénéfices* (1966), portant sur la décision de procréation (« La fin d'un malthusianisme ») se conclut ainsi sur le rôle déterminant de l'éthos en tant que vecteur « synthétique » du rapport à l'avenir, ce dernier étant évidemment décisif dans la décision d'avoir un enfant, qui implique une forme de confiance plus ou moins consciente dans l'avenir familial et plus largement social. Un article sur les inégalités de chances d'accès à l'enseignement supérieur écrit à la fin des années 60 par Bourdieu, Grignon et Passeron se termine quant à lui sur la référence à l'éthos de classe comme principe générique des « choix » d'orientation et des « stratégies scolaires » différenciés : les anticipations scolaires trouvent leur fondement dans l'éthos de classe beaucoup plus que dans le calcul individuel (qui serait essentiellement un arbitrage rationnel entre temps de formation et revenu possible).

De longues pages d'un rapport sur la Compagnie Bancaire signé de P. Bourdieu, L. Boltanski et J.-C. Chamboredon développent une interprétation du rapport au crédit essentiellement fondée sur la notion d'éthos, compris à la fois comme éthos capitaliste et comme éthos de classe. On peut y lire : « Ce qui importe, c'est moins le type de justification employé que l'ensemble des attitudes vécues dont les justifications peuvent parfois masquer le sens véritable. Sous les stéréotypes, les maximes, les aphorismes, les principes se cache et se dénonce un ensemble de valeurs vécues et non thématiques qui se manifestent seulement à travers la conduite et son style particulier : on appellera cet ensemble de valeurs un éthos, par opposition à l'éthique qui (...) peut être entendue comme système des principes explicites qui règlent ou prétendent régler la conduite » Bourdieu, Boltanski & Chamboredon, 1963). Là encore, c'est l'attitude face au temps qui est constituée comme composante centrale de l'éthos : l'éthos traditionnel tend à refuser le crédit de type moderne « qui suppose que l'on agisse en fonction d'un futur abstrait, qui fait intervenir, avec la notion d'intérêt, la valeur comptable du temps ». Mais « l'éthos que nous venons de décrire, appelé par le système capitaliste, impliqué idéalement dans les mécanismes économiques, les opérations, les symboles, n'est pas pour autant réalisé concrètement et entièrement chez tous les sujets qui participent au système économique capitaliste ». Il faut en effet aussi faire intervenir ici « idéologie » et « principes justificateurs », réunis sous la notion d'« éthos vécu », distinct du « sens objectivement engagé dans le comportement » (l'éthos réel). Ainsi, le recours au crédit pour constituer un patrimoine peut renvoyer à un éthos encore traditionnel, mais « adopter un comportement objectivement prévisionnel, même si c'est au nom d'un éthos traditionnel, conduit, à la longue à l'adoption de l'éthos capitaliste ». Plusieurs facteurs, comme la division du travail au sein du couple, expliquent que des attitudes ambivalentes puissent ainsi perdurer au sein des ménages qui s'endettent. « L'apparition d'un éthos du crédit, impliquant l'attitude de prévision, est favorisée par l'exercice d'une profession régulière dont le cursus est bien défini, et qui permet de

---

(suite note 9) L'éthos de classe définit un ensemble de *normes* implicites, incorporées, incarnées dans des pratiques et, le cas échéant, verbalisées (ponctuellement) sous la forme de préceptes (« ça n'est pas pour nous »).



prévoir précisément l'évolution des rentrées financières ». On voit ici que la position économique « objective » fonde la possibilité d'un éthos particulier, selon un schème abondamment utilisé au sujet du monde paysan, du monde ouvrier, etc. « Pour comprendre le choix entre les fins et la sélection des moyens, il faut donc poser des normes, variables avec les différentes catégories sociales, qui définissent la nécessité économique et conditionnent son efficacité. L'étude de ces normes et des moyens auxquels on a recours pour les satisfaire renvoie à des éthos, dont les normes ne sont que l'expression objectivée, et qui guident le choix des moyens économiques pour satisfaire ces normes ». On en arrive tout de même à une interrogation générale : « Comment expliquer, sinon par un miracle, qu'une décision inspirée par des valeurs ultimes qui règlent toute la conduite, depuis les jugements artistiques jusqu'aux décisions économiques, puisse avoir encore quelque rationalité et, en particulier, englober la considération rationnelle de la situation où s'accomplit la décision ? ».

Si toutes les classes sont soumises aux effets de la diffusion de l'éthos capitaliste en tant qu'éthos systémique, elles ne se situent donc pas toutes dans la même position objective (notamment à l'égard des revenus réguliers, de la constitution d'un « plan de vie ») et ne sont pas conduites à adapter ou hybrider cet éthos (système) à un même système normatif spécifique de classe.

Des usages plus récents de la notion d'éthos vont dans le même sens et en confirment la validité pour rendre compte d'une large gamme de pratiques. Dans son livre sur les écrivains amateurs (Poliak, 2006), Claude Poliak s'appuie sur une analyse de l'éthos de Denise Roux, ouvrière et écrivaine amateur, pour comprendre des pratiques littéraires : tout le travail d'écriture de D. Roux (dans des journaux comme *Veillée des chaumières*) est l'expression d'un éthos à la fois populaire et féminin (« traditionnel ») valorisant la modestie (notamment dans le paraître), le travail (en particulier manuel), la vie de famille, la maison, les solidarités de classe face aux patrons. Elle condamne le crédit, toutes formes d'excès en matière de consommation, notamment vestimentaire, etc. Le recours à l'écrit littéraire apparaît ici comme une mise en forme stylistique des composantes de l'éthos.

Comment articuler l'éthos systémique weberien à des éthos spécifiques, comme l'éthos ouvrier, en particulier celui que l'on qualifie de plus en plus souvent de « traditionnel » (valorisant des solidarités collectives fondées dans la résistance à l'exploitation du travail, la résistance à la pression temporelle, etc.) ou encore l'éthos économique « de service public », articulé à la notion de « désintéressement » (monétaire) ? L'éthos économique des jeunes des cités, qui sont souvent d'origine ouvrière au sens large, doit semble-t-il beaucoup plus à l'éthos capitaliste systémique (avec le culte du « business », de formes de consommation ostentatoire, etc.), qu'à l'éthos traditionnel de la classe ouvrière organisée.

Du point de vue des comportements économiques à propos desquels la catégorie se construit, l'éthos de classe se définit finalement comme une *morale du travail et du loisir*, impliquant un certain partage entre travail et

loisir, déterminé par des conditions économiques (types, niveau, régularités des revenus, patrimoine) et transmis par la socialisation familiale, scolaire ;

Il inclut :

- un rapport plus ou moins rationalisé à l'argent, à la consommation et à l'épargne ;
- une certaine définition du risque (qui se cristallise dans le rapport au crédit et à l'investissement) ;
- un rapport à l'accumulation patrimoniale et à la propriété (immobilière, mobilière) ;
- un rapport à la transmission de la propriété<sup>10</sup> ;

Comment observer l'éthos de classe ? On peut bien sûr penser à des questions sur les attitudes économiques et sociales, dans des enquêtes comme les « Values Surveys », ou l'European Social Survey. L'observation des pratiques, quand elle est possible, est sans doute nettement plus fiable mais plus limitée en étendue. Les enquêtes « emplois du temps » peuvent permettre de surmonter certaines des limites du questionnaire en s'appuyant sur des informations très factuelles : temps passé au travail, au travail domestique, répartition entre tâches individuelles et tâches « collectives », etc. Le temps de travail (hebdomadaire, annuel, sur la durée de vie) est certainement une des principales manifestations de l'éthos dans le domaine économique. Il différencie les sociétés, les groupes sociaux : ainsi, aujourd'hui, les classes populaires sont, en France et en Europe, sous ce rapport, parmi les plus résistantes à la pression de l'éthos capitaliste, qui se manifeste dans les discours autour de la valeur du travail (« travailler plus pour gagner plus »), et qui s'exprime plus concrètement, au quotidien, dans la pression à l'accroissement et à l'intensification du travail.

### ***La généralisation de l'éthos capitaliste et la signification d'un éthos « alternatif » (« antisystémique »)***

L'éthos individuel combine des éthos potentiellement contradictoires ou différenciés, que le discours éthique de légitimation ou le discours critique tendent à gommer. Le travail politico-économique visant à la généralisation de l'éthos capitaliste dans les années 1980-1990 est un des aspects de la « révolution néo-libérale » (Lebaron, 2003). Enclenché et légitimé par des changements de politique, il se déploie également de façon multiforme dans l'univers de l'entreprise (avec les nouvelles techniques de management, qui tendent à détruire les solidarités collectives et créent des formes d'investissement individuel dans l'entreprise) et dans l'univers de la consommation et de l'épargne.

---

10. Parmi les dimensions fondamentales de l'éthos de classe, l'une d'entre elles définit un « partage » entre comportements d'enrichissement individuel et pratiques de solidarité. On retrouve donc les composants de l'éthos caractéristique du capitalisme : les éthos de classe sont des variations de l'éthos économique dans le contexte d'une société donnée.

La généralisation des comportements économiques « spéculatifs » individualisés illustre la diffusion contemporaine de l'éthos capitaliste : épargne financière, notamment épargne-retraite, accumulation voire spéculation patrimoniale, comportements concurrentiels liés à l'individualisation des rémunérations (primes, etc.), consommation dans un contexte concurrentiel participent du renforcement de l'éthos systémique dans de nombreuses catégories de la population<sup>11</sup>.

Pourtant, le succès même de l'éthos capitaliste dans les sociétés européennes rencontre certaines limites, liées à la permanence d'éthos de classe et professionnels spécifiques :

- la résistance de certaines composantes de l'éthos ouvrier / populaire, en partie produit de celle des organisations collectives ;
- la persistance et l'autonomie relative de l'éthos du service public comme expression d'un éthos désintéressé (qui se manifeste par exemple dans la recherche « fondamentale » sans retombées économiques, dans les champs artistiques) ;
- l'affirmation d'un éthos « alternatif » (« antisystémique ») à visée globale, par exemple dans le monde paysan, où apparaissent des stratégies économiques déviantes par rapport à la norme productiviste, avec les nouvelles pratiques de consommation et d'épargne<sup>12</sup>.

L'éthos individuel apparaît, pour finir, comme le produit de la conjonction de « morales collectives » contradictoires ; l'éthos vécu et tel qu'il s'inscrit dans le discours n'est qu'une forme partielle et déformée de l'éthos réel (objectivable avant tout par l'observation systématique des pratiques) ; le discours critique peut travailler à légitimer des éthos antisystémiques, qui ne sont pas encore largement constitués comme alternatives pratiques.

---

11. Le monde universitaire est par exemple largement pénétré aujourd'hui par l'éthos capitaliste, à la fois dans les pratiques et institutions professionnelles (culture du projet, mise en concurrence, prégnance des critères marchands d'évaluation) et, même si c'est moins visible, du point de vue des dispositions en matière de consommation et d'épargne (liés, dans de nombreuses disciplines, à des revenus diversifiés, etc.).

12. Ne peut-on pas penser que la « critique » de l'éthos capitaliste (celle du mouvement « altermondialiste » par exemple), qui correspond à l'éthos vécu de certaines catégories de la population, est en avance sur la contestation pratique de celui-ci ? C'est la formation de cet éthos alternatif, d'une « morale économique non-capitaliste », qui reste encore limitée.

### *Références bibliographiques*

- Boudon, R. *et alii* (2000) *Dictionnaire de la sociologie*, Paris : P.U.F.
- Bourdieu, P. (1958) *Sociologie de l'Algérie*, Paris : P.U.F.
- Bourdieu, P. (1977) *Algérie 60*, Paris : Editions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980) *Le sens pratique*, Paris : Minuit.
- Bourdieu, P. (1997) *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. (2001) *Science de la science et réflexivité*, Paris : Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., Boltanski, L. & Chamboredon, J.-C. (1963) *Une banque et sa clientèle*, Paris, Rapport CSE.
- Bourdieu, P. & Darbel, A. (1966) La fin d'un malthusianisme. In Darras (ed.), *Le partage des bénéfiques, expansion et inégalités en France*, Paris : Editions de Minuit.
- Elias, N. (1991) *La société des individus*, Paris : Fayard.
- Lebaron, F. (2003) *Le savant, le politique et la mondialisation*, Bellecombe-en-Bauges : Editions du Croquant.
- Merton, R.-K. (1973) *The Sociology of science. Theoretical and empirical investigations*, Chicago : Chicago U.P.
- Poliak, C. (2006) *Aux frontières du champ littéraire*, Paris : Economica.
- Wallerstein, I. (2006) *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris : La Découverte.
- Weber, M. (1991) *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris : Gallimard.
- Weber, M. (2000) *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Flammarion.
- Weber, M. (2002) *Le savant et le politique*, Paris : Christian Bourgois.